

11. Haut-Barr

Les Vosges ! Nous y voici enfin. Car pour les géologues, c'est ici que le massif proprement dit commence. Il s'élève graduellement, pour atteindre l'ultime promontoire ouvert sur l'infini, à la porte du rêve.

Alors que nous entrons dans la forêt, un long mur nous accompagne. Il limite un domaine qu'on nomme Garenne, car les cardinaux de Rohan avaient installé dans cette ancienne propriété épiscopale un élevage de lapins, destinés à enrichir leurs menus.

La forêt est claire, ce sont de hauts arbres ; sous la futaie pousse un épais taillis de petits arbres, d'herbes et de fougères. Le mur de la Garenne a fini par disparaître derrière un repli du terrain.

Au sommet de la colline, car si nous avons abordé les Vosges, ce sont encore pour un temps de bien modestes montagnes, nous attend le prestigieux château de Haut-Barr. On imagine les évêques de Strasbourg gravissant ces pentes, de leur résidence de Saverne à cette imprenable citadelle. Arrêtons-nous un instant et fermons les yeux sur notre siècle pour les rouvrir sur l'histoire.

Un premier cortège apparaît à nos yeux... Deux hommes sont en tête, à cheval. L'un d'eux porte les longs vêtements d'un ecclésiastique ; mais son habit richement orné ne laisse pas de doute sur son rang ; il a nom Rodolphe de Rottweill, et il est l'évêque de Strasbourg. Le personnage qui l'accompagne est habillé plus simplement, encore que fort richement, et il ne fait aucun doute qu'il est un très noble seigneur ; son abondante chevelure et sa barbe de feu le trahissent : il n'est autre que l'empereur lui-même, Frédéric Barberousse de Hohenstaufen. L'évêque lui fait les honneurs son château de Borre. Derrière eux, c'est toute une suite de pages, d'écuyers, de chevaliers, de barons, les uns portant la livrée de l'évêque, d'autres arborant les armes impériales.

Chemin faisant, Rodolphe de Rottweill explique à l'empereur les origines de son château.

Alors que règne l'empereur Othon II de Saxe, l'empire germanique acquiert la Lorraine. Erchenbald, évêque de Strasbourg tire profit des circonstances pour grignoter sur l'évêché de Metz. Ainsi il s'approprie les rochers de Borre, propriété de l'abbaye de Marmoutier, elle-même relevant de l'évêché de Metz. Seul le rocher le plus au sud reste aux mains de cette abbaye, et servira de borne frontière. Dès lors, on le nomme Markfelsen.

Dans la seconde moitié du 11ème siècle, éclate la querelle des Investitures. Le pape Grégoire VII compte un chaud partisan en Alsace, le comte Hugues VII d'Eguisheim-Dagsbourg. L'empereur, lui, compte sur l'évêque Othon de Hohenstaufen. Celui-ci se fait déborder à l'ouest par le comte de Dabo qui surprend Saverne après avoir contourné les Vosges. Cet incident montra à quel point les frontières de l'évêché étaient faiblement défendues. A peine la paix signée avec le comte en 1089, les travaux démarrent, et en 1090, un château s'élève en ces lieux. Un ministériel de l'évêque est commis à sa garde, et en 1142, c'est un certain Méribodo, ou Merbotone, de Borre qui a le titre de burgvogt, et qui, selon l'habitude, s'est nommé à partir du château qu'il garde.

Et quand en 1108, Frédéric de Hohenstaufen, empereur d'Allemagne, vient en Alsace, l'évêque, d'origine souabe - Rottweill se trouve non loin du lac de Constance - l'invite à monter au château. Barberousse ne put qu'admirer la position et la construction. Toutefois il remarqua le Markfelsen, tout contre le château, qui pouvait servir à un attaquant. Il conseilla à l'évêque d'inclure ce rocher dans la fortification.

L'avoué de l'évêque, Anselm, mena rapidement les tractations avec l'avoué de Marmoutier, Othon de Geroldseck. Contre divers revenus, l'abbé Wernher et l'évêque Théodoric de Metz cédaient le Markfelsen à l'évêque de Strasbourg.

Le rocher, immédiatement inclus dans le système, fut relié au reste du château par un pont volant aérien. Le donjon fut réaménagé, avec une grande salie des chevaliers. La porte d'entrée fut déplacée de l'extrémité nord, vers Saverne, à son emplacement actuel, sous le regard du donjon. La chapelle fut construite à cette époque, et un puits, plongeant à plus de cent mètres, fut foré au pied du donjon, près de la porte.



Le sentier serpente le long de la pente, dans une forêt touffue, où les taillis

s'épaississent encore. Puis des fossés apparaissent, premières défenses.

Un nouveau cortège apparaît, sorti des ténèbres de l'histoire...

Conrad Probus, évêque de Toul, en compagnie de Conrad de Lichtenberg. La chapelle vient d'être restaurée, et en ce 5 janvier 1295, l'autel majeur est consacré à la Trinité, et la chapelle à Saint Nicolas. Les indulgences accordées par les évêques feront de la chapelle un pèlerinage fréquenté.

Puis des jours sombres s'annoncent. En 1356, un tremblement de terre atteint le sud de l'Alsace. De nombreux châteaux en souffrent, jusqu'au Haut-Barr, car nous voyons l'autel latéral gauche consacré à Sainte Marie et à Saint Jean Baptiste après restauration, le 4 août 1357.

Mais l'année suivante, un autre tremblement de terre endommage sérieusement le burg. L'évêque Jean de Lichtenberg fait mener les travaux à bon train ; si bien qu'en 1360, on peut fêter la fin des travaux ; à cette occasion, on appose sur la tour du puits une inscription en gothique, assortie des armes des Lichtenberg et de l'évêché :

PER - DNM - IOHEM - DE - LIEHTEBERK - EPM - ARGENTIN
ANNO - D - MCCCLX
FIDELIS - VOTUM
FECERE - IN - FEST
O - TRINITATIS

(par Messire Jean de Lichtenberg, évêque de Strasbourg, en l'an 1360, les croyants ont déposé un vœu le jour de la Trinité).

La famille de Borre et Greiffenstein se voit dépossédée du fief au profit d'un autre vassal de l'évêque, les nobles de Wildsperg. Mais l'évêque, à court d'argent, doit engager son château à Egenolphe de Lutzelbourg et à l'archiprêtre Pierre Hase de Saverne, puis en 1394 aux Geroldseck, qui l'ouvrent au comte palatin, sous réserve qu'il ne s'en serve pas contre leurs suzerains, les évêques de Metz. Puis au début du 15ème siècle, le château fait retour aux évêques de Strasbourg.

Nous sommes en 1415, et le Concile de Constance se tient en ce moment. L'évêque est Guillaume de Diest. Ce dernier dilapide les biens de l'évêché, et une plainte est adressée au concile par l'empereur sur demande du Grand Chapitre et de la Ville de Strasbourg. On va jusqu'à prétendre que l'évêque avait entamé des négociations pour vendre le château, qu'on surnomme au concile l'Œil de l'Alsace, au duc de Lorraine. Le concile ordonna l'occupation militaire du burg, qui fut donné en garde au comte Bernard d'Eberstein, sous bailli d'Alsace, ainsi qu'à Ulrich de Hohenbourg.

Le château, dès cette époque, sert de prison, et, en 1476, Richard Puller de Hohenbourg fait la connaissance de ses geoles ; il en sera libéré cette même année, le jour de la Pentecôte, et promet alors d'entrer dans les Ordres.

La révolte des paysans a éclaté en 1525. Saverne est un des centres, mais les paysans ne purent venir à bout des puissantes murailles. Ils furent massacrés, et leurs chefs exécutés au château le 7 février 1526.

Quand l'évêque Jean IV de Manderscheidt-Blankenheim ceint la mitre de Strasbourg, il décide de faire du château de Borre un palais. C'est bientôt chose faite ; le donjon est réaménagé, des bastions d'artillerie sont placés, les fortifications sont améliorées. L'ensemble est du style de la renaissance.

Pour commémorer l'événement, une inscription latine est gravée sur le fronton de la porte d'entrée :

JOHANNES DEI GRATIA	HAC DIV NEGLETA RVI
EPS ARGENTINENSIS	NOSA ARCE AD SVBDI
ALSATIAE LANDGRÂVIVS	TORV TVTELLA NVLLI
EX FAMILIA COMITVM	INNIMICA RESTAVRAVIT
DE MANDERSCHIEDT	MUNIVIT FIRMAVIT
BLANKENHEIM	ANNO DNI MDLXXXIII

(Jean par la grâce de Dieu évêque de Strasbourg, landgrave d'Alsace, de la lignée des comtes de Manderscheidt.-Blankenheim, a restauré, armé et fortifié ce château, depuis longtemps négligé et délabré, pour la protection de ses sujets et sans esprit d'hostilité envers personne, en l'an du Seigneur 1583.)

L'inscription est ornée en son centre des blasons de l'évêché, des maisons de Manderscheidt et de Blankenheim, et du Landgraviat.

Mais le château avait coûté cher !...

Un burgvogt au nom ronflant fut nommé : Wolf Dietrich Nagel von dem alten Schönstein. Puis en 1592, c'est un certain Caspar Hans qui tient la châtellenie. Mais au début du 17e siècle, la situation se dégrade, et on fait appel à

un militaire, le capitaine Besançon de Belfort. Dès 1584, le chapitre a quitté Strasbourg, devenue protestante. L'évêque Jean IV s'installe pour quelque temps au château.



Un nouveau cortège sort de l'ombre des grands arbres.

Ce sont de grands seigneurs que l'évêque Jean IV a convié à son château ; chacun est là avec sa suite d'écuyers et de pages, reconnaissables à leur livrée et à leur glorieux blason. Il y a là le Grand Maître de l'Ordre Teutonique, Henri de Bobenhausen ; près de l'évêque est le duc de Saxe en personne ; on voit aussi le comte de Salm, le comte de Nellenbourg, le baron de Fleckenstein, et Jean-Guillaume de Landsberg.

Ces grands seigneurs vont fonder au château de Borre la Confrérie de la Corne, qui eut grand renom alors. Pour être admis dans cette compagnie de grands buveurs, il fallait vider d'un trait une énorme corne d'auroch contenant huit litres d'un grand vin d'Alsace. Et certains réussirent : des seigneurs alsaciens vidèrent même par deux fois la corne sans en être autrement incommodés ; mais le maréchal de Bassompierre raconte dans ses mémoires qu'à la suite de ce cérémonial d'admission, il fut malade pendant cinq jours et ne put souffrir pendant deux ans l'odeur même du vin. Mais il soupçonne les chanoines du château d'avoir ajouté de l'eau de vie au vin...



Le Haut-Barr continuait à servir de prison : en 1603, les responsables d'un massacre à Budapest y sont exécutés.

Voilà que la forêt s'assombrit : devant nous, ce n'est plus un cortège chamarré de grands seigneurs, mais une nombreuse armée qui grimpe le long de la pente. Nous sommes en janvier 1634, la guerre de Trente Ans a éclaté, et le château va passer de main en main.

L'armée suédoise, commandée par le rhingrave Othon a bloqué le château. La résistance était à bout quand la ville et le château se plaçaient sous protection française. C'est le 28 janvier que le comte de Salm-Reifenscheid, gouverneur de Saverne et le maréchal-marquis de la Force conclurent cet arrangement, et le 31, les suédois, déçus, devaient lever le siège du Haut-Barr et se replier sur Colmar.

Une garnison française est alors placée au château, qu'en 1592, le duc de Lorraine avait baptisé Haut-Barr.

Dès novembre 1635, les impériaux du maréchal-comte de Gallas investissent Saverne et le Haut-Barr qui capitulent presque aussitôt. Mais, en juin 1636, les français repassent à l'attaque. Après 6 semaines de siège acharné, le sire de Mülnheim qui commande Saverne livre la ville et le château au début de juillet. Le comte de Chalancey y place une nouvelle garnison.

Malgré l'éloge que le cardinal de la Valette fait du Haut-Barr à Richelieu, le roi Louis XIII ordonne sa destruction.

En 1650, l'évêque de Strasbourg, l'archiduc Léopold-Guillaume de Habsbourg récupéra la ruine. La guerre d'Espagne, au début du 18ème siècle prévoyait sa reconstruction, mais le projet fut stoppé par la paix.

Voilà qu'en 1743, l'empereur Charles VI meurt ; il n'a qu'une fille, Marie-Thérèse, que le fameux édit appelé Pragmatique Sanction fait son héritière. Les princes de l'Empire voient le titre d'empereur à leur portée.

Cette même année, forcément, la guerre éclate entre ces princes : le roi de France s'en mêle, et fait fortifier le Haut-Barr ; la herse en bois de chêne qu'on plaça était encore visible en 1825-26, année où Piton déclare l'avoir vue. Les bastions furent relevés et le fort pourvu d'une garnison.

Louis XV soutenait le duc Charles de Bavière. Ce fut de duc François de Lorraine qui l'emporta ; il renonça au duché qui fut rattaché à la France à la mort du dernier duc, Stanislas Leczinski, roi déchu de Pologne. La lignée de Habsbourg prit alors le nom de Habsbourg-Lorraine.

Mais les Pandours du baron de Trenck avaient, en 1744, saccagé Saverne, et la garnison du Haut-Barr avait fui vers Phalsbourg ; seul le fils du bailli épiscopal était resté, et il accueillit les Pandours en leur lançant du haut d'un des rochers des pierres. On lui offrit des conditions honorables de reddition, et l'unique défenseur du château capitula à son tour.

Le château était devenu indéfendable et les Pandours ne s'attardèrent pas.

Le Haut-Barr cessa alors d'intéresser. Il passa de mains en mains, dont celles du général Clarke, duc de Peltre et comte de Hunebourg.

C'est en 1850 qu'un bourgeois de Saverne, propriétaire des rochers, y construisit la maison qui s'y trouve actuellement.

Le sentier est passé sur l'autre versant ; les arbres sont plus bas, et le sous-bois

est envahi d'arbustes touffus ;des orties bordent l'étroit sentier. Puis la forêt cesse complètement. Devant nous sont dressés les trois fantastiques rochers du Haut-Barr.

Emergeant en file d'une barre gréseuse longue de 300 mètres et haute de 10, les grands rochers atteignent 30 mètres au-dessus du parking. Les audacieuses constructions qu'ils supportent font rêver à la tour de Babel... Primitivement, il y avait peut-être ici deux châteaux distincts, qui furent réunis en un seul au 16ème siècle.

Me voici devant la porte de style renaissance ; sur le linteau, on lit l'inscription de Jean de Manderscheidt-Blankenheim, datant de 1583. Elle est dominée par le donjon ; voici la tour qui contenait le puits, profond de cent mètres ; un corps de garde s'y trouve accolé ; on y découvre de beaux corbeaux sculptés portant une tulipe. Sur le mur de la tour du puits, on aperçoit à bonne hauteur la pierre portant l'inscription de Jean le Lichtenberg.

On remonte le couloir sous le regard du donjon, face au rocher nord, et on passe sous une porte en arc roman. La chapelle s'ouvre ici, protégeant l'entrée, adossée au roc : restaurée, elle a été rendue en 1880 à son style primitif, mi-roman, mi-byzantin par l'architecte Winkler ; des sculptures anciennes y sont encore visibles, des frises d'arcatures lombardes courent en haut des murs.

Longeons le rocher jusqu'à son extrémité : il y avait là une porte correspondant à l'ancienne entrée ; depuis la muraille, une belle vue s'ouvre vers les paysages que nous venons de traverser, et vers le Bastberg, qu'a chanté Goethe.

Du haut du rocher apparaît le donjon, et au delà, le Grand Geroldseck. Le sommet est enlaidi par un radar établi à l'extrémité du rocher. Je sais bien que nous sommes dans un château, donc un édifice à vocation militaire, mais il y a longtemps que les échos des armes l'ont déserté pour la magie du passé et c'est bien dommage, même s'il permet de rendre le château visible la nuit... J'ajouterais que si depuis l'époque où j'ai écrit ces impressions de randonnée le radar a fini par disparaître, le sommet n'est plus accessible, pour cause de mauvais état des protections : ça coûte moins cher d'empêcher l'accès que de les refaire, mais ça aussi, même si c'est provisoire, c'est bien dommage...

Le pied du rocher porte encore les restes d'appentis qui s'appuyaient là.

De l'autre côté de la cour, au pied du rocher du donjon, un petit passage fortifié conduit au-dessus de la tour du puits. On y voit mieux la plaque, fort abîmée d'ailleurs, de Jean de Lichtenberg.

Montons maintenant au grand rocher ; au sommet, est assis le formidable donjon, de style roman, de forme heptagonale pour l'adapter à l'espace disponible, mais le tracé intérieur est différent ; les fenêtres sont voûtées en plein cintre, et au milieu d'un mur se trouve une fenêtre ronde, un oculus. Il n'est pas certain que la construction, dont on peut dater le départ au 12ème siècle, soit homogène. Malheureusement, il ne reste plus grand-chose de ce donjon ; c'est là que se trouvait la salle des chevaliers, mais on n'y entend plus les échos de la Confrérie de la Corne, réunie autour de l'évêque Jean IV...

Plus loin, seule la base des murs des logis subsiste. Puis un pont aérien franchit la faille qui sépare le Markfelsen ; la passerelle est en béton pour touristes effarouchés, mais autrefois, ce n'était qu'un pont-levis en bois... Au pied des rochers, le parking est tout petit, peuplé d'autos miniatures...

De l'extrémité sud du Markfelsen, on jouit d'une vue splendide. Devant nous, le donjon du Geroldseck se lève avec arrogance ; au delà, la sombre masse du Brotsch coupe l'horizon, dont la petite tour se découpe, énigmatique, à l'ombre des arbres. Plus à droite, la vallée de la Zorn s'ouvre, encaissée comme un canyon ; la rivière s'y est frayé un passage à travers la montagne. C'est vraiment une grande preuve d'attachement pour une rivière née en Lorraine, sur les pentes du Grossmann, qui se joue de la ligne de partage des eaux, coupe les Vosges pour couler en Alsace et se jeter dans le Rhin... Malheureusement, son attachement gratifie la région de nombreuses inondations.

Au fond de la vallée, la route, la voie de chemin de fer, la rivière et le canal, bief après bief, écluse après écluse, tracent leur chemin. Avant le fameux tunnel, l'échelle de 17 écluses est maintenant remplacée par le plan incliné de Saint Louis-Arzwiller, une prouesse technique maintenant à peine employée !

Bien placé, le hameau de Stambach est une étape dans la trouée. Sur l'autre versant, au sommet de la montagne, deux donjons se lèvent comme des hallebardes : ce sont les châteaux de Griffon, héroïques et inutiles.

De l'autre côté, s'étend la plaine d'Alsace, avec ses molles ondulations, ses charmants villages, ses champs fraîchement labourés, ses vertes prairies, quelques bosquets : ici, c'est Marmoutier, avec sa magnifique abbatale romane ; plus loin, c'est Wasselonne, en avant de la sombre barrière massive du Kronthal, berceau de la cathédrale ; en avant, voici la petite église de Sindelsberg, née de Marmoutier mais qui n'en eut jamais le renom ; les petites collines du Goeftberg et du Kochersberg se parent encore du nom de "Berg", avec les innombrables villages, aux noms chantant qui leur sont accrochés et

qui sont le grenier à blé de l'Alsace ; enfin, plus au nord, voici Bouxwiller, capitale du pays de Hanau, et le sombre Bastberg, rendez-vous des sorcières qui s'envolaient du Mont Saint Michel, où des pierres à cupules parlent des temps d'avant l'histoire... A l'horizon, devant la toile de fond de la Forêt-Noire, s'étendent Strasbourg, et sa cathédrale qui semble un doigt montrant le ciel. C'est un paysage attachant, changeant, jamais deux fois le même, où les ombres des nuages se donnent la chasse. Quel beau jardin ! L'histoire nous interdit de nous représenter Louis XIV descendant la côte de Saverne et découvrant ce paysage, mais qu'importe...

En redescendant derrière l'hôtel, on voit encore le bastion, la tour de flanquement dite Batterieturm qui représentait la dernière tentative d'adapter le vieux château aux armes modernes ; elle est percée de fenêtres renaissance, et de bouches de canonnières ouvragées ; un système très ingénieux permettait l'échappement des fumées de tir. La forteresse était flanquée en de nombreux endroits de la muraille et du rocher de bastions ; on y retrouve des pierres qui présentent deux marques différentes de tâcherons, ce qui atteste de leur réemploi.

Pour reprendre la route, il faut longer le parking ; cette esplanade est récente : elle date du début du 19ème siècle ; auparavant, un chemin montait de Saverne jusqu'à la porte, mais au delà, la pente tombait dès le pied du rocher. Si elle est pratique pour l'accueil des touristes, il n'est pas sûr que ce soit une bonne idée de permettre le stationnement des voitures aussi près du rocher.

Un regard vers l'arrière à l'extrémité sud du parking : c'est là que le rocher apparaît sous son aspect le plus impressionnant ; le Markfelsen élève ses 30 mètres de grès rouge comme un menhir cyclopéen, et tout le château se profile derrière lui. Une vision inoubliable de grandeur, de force, de majesté...



A peine a-t-on repris le sentier que se dessine entre les arbres une curieuse construction ; une petite tour surmontée de bras articulés : c'est la tour restaurée du relais du télégraphe optique de Chappe.

C'est en 1798 que la ligne de télégraphe optique Paris-Strasbourg fut installée ; elle comportait 46 relais, distants d'environ 10 km en moyenne les uns des autres. D'abord installée sur les rochers du Haut-Barr, la station fut transportée sur cette petite éminence. Elle correspondait d'une part avec Saint Jean en Lorraine, d'autre part avec le Kochersberg, qui était l'avant-dernier relais, le dernier étant la tour de croisée de la cathédrale de Strasbourg. Jusqu'en 1852, la ligne, qui transmettait les informations beaucoup plus vite qu'un messager à cheval, resta en service. Mais elle fut rapidement supplantée par le télégraphe électrique, évidemment plus efficace.

Il n'empêche que le système de Chappe était fort ingénieux : les bras étaient articulés sur une poutre mobile ; une importante gamme de positions relatives permettait de codifier l'alphabet et les chiffres courants ; un signal était transmis toutes les trente secondes, ce qui signifie qu'un texte de vingt mots mettait à peine un quart d'heure pour aller de Strasbourg à Paris. Un messager à cheval mettait plusieurs jours.

On peut aujourd'hui voir manœuvrer les bras du télégraphe ; on aperçoit au loin la station factice installée au sommet du Kochersberg.

Un petit musée postal a été installé dans le petit bâtiment attenant, figurant le logis du "télégraphiste".



Le sentier s'écarte enfin de la route et s'enfonce dans la forêt. Ce sont de petits arbres ; les branches basses mortes donnent une teinte triste au sous-bois.

Mais il suffit de quelques pas pour que la forêt s'ouvre devant le donjon ébréché mais toujours puissant du Grand Geroldseck. Bien que ce château ne soit pas direc-

tement sur mon chemin, je ne pouvais pas résister à la tentation de ce court détour qui mène en ses murs.

Le Geroldseck se déployait avec faste sur une grande table rocheuse de 110 m sur 90, couronnant un petit sommet à l'extrémité d'une longue crête. Récemment, les vaillantes "troupe" de l'opération Taupe ont dégagé les abords de la ruine. Au pied du piton rocheux couronnant cette colline abrupte, s'amorce l'escalier d'accès. Là se trouvait autrefois une barbacane très ingénieuse, datée lors des dernières fouilles au 12^{ème} siècle. Un revers de l'enceinte balayait de son tir la rampe d'accès ; celle-ci aboutissait à une porte, défendue par la barbacane, sous le regard du donjon ; derrière cette porte, on est pris dans le tir de la barbacane, du revers de muraille, et du donjon, alors qu'on a en face de soi deux portes ; les assaillants n'ont généralement pas eu le temps de choisir.

Au sommet du rocher se trouvait l'essentiel des constructions. On ne remarque plus guère que le donjon, haut de trente mètres ; en 1718, il fut frappé par la foudre et une grande partie s'effondra, mais il a gardé sa hauteur primitive. Il date de la fin du 12^{ème} siècle ; on voit encore les arêtes de la voûte qui le couronnait ; les ouvertures sont en plein-cintre et l'escalier courait dans l'épaisseur du mur, ce qui conservait toute la surface et le rendait donc habitable. La plate-forme, au-dessus de la voûte était couronnée de créneaux et portait un chemin de ronde.

Toutes les constructions étaient bâties suivant un plan orthogonal autour du palais dont on ne voit plus que les murs de soubassement, enfouis dans les herbes. Le Geroldseck avait une salle des chevaliers exceptionnelle, de 22 mètres sur 11. On en voit encore les piliers de soutènement dans le sous-sol, ainsi que l'amorce d'un escalier à vis. Autour de ce bâtiment se trouvaient des annexes et les communs, dont un four de potier, peut-être une chapelle. On imagine les seigneurs et les dames, autour de la grande cheminée où crépitaient les bûches, écoutant un minnesinger... Une image d'Epinal probablement bien loin de la réalité, mais les ruines incitent au rêve.

Du côté opposé au donjon, un mur bouclier défendait le burg ; il portait un chemin de ronde auquel on peut encore monter. Il était prolongé par une courtine qui faisait le tour du château et s'appuyait sur le tracé du rocher abrupt était lui-même une défense suffisante.

Un nuage passe devant le soleil ; les grands arbres bruissent dans la cour ; alors, dans l'ombre de la grande salle des chevaliers et du donjon surgissent les ombres des Geroldseck...

Le Haut-Barr dresse depuis peu ses murailles sur les hauts rochers de Borre. Dès lors, les domaines de l'abbaye de Marmoutier, qui relèvent de l'évêché de Metz, sont menacés ; le Père Abbé de cette grande communauté décide alors la construction d'un château. Ainsi, à un quart d'heure de marche de l'orgueilleux burg des évêques, sur un spacieux rocher, naît un château. Il sera tenu par un avoué de haut rang pour cette abbaye princière ; cet homme, qui doit gérer les biens de l'abbaye et mener ses guerres, va régner sur une grande seigneurie qui porte le nom de Marche ; malgré cela, la famille ne porte pas le titre de comte. C'est ainsi qu'en 1127, nous voyons apparaître un sire Othon de Geroldseck.

Les sires de Geroldseck ne tardent pas à profiter de leurs fonctions ; par exemple, l'avoué a le droit de faire entretenir son cheval à Marmoutier, toute la famille en fait autant. Eclatent alors les premières querelles entre les dynastes et les abbés : quel membre de la famille a charge d'avoué ?

En 1256, Bourcard IV de Geroldseck est à la tête de la dynastie. Déjà, il ne réside plus au château, mais à Marmoutier ; les Wangen occupent alors le château ; en 1269, Bourcard et Sinon de Geroldseck donnent un arrière-fief à Guillaume et Albert de Schynach, et à Anselm et Othon d'Ichtratzheim, à charge pour eux de le défendre.

Bourcard est allié de l'évêque contre le duc de Lorraine Ferry III ; la guerre se termine mal, car il doit s'engager à servir le duc pendant 10 ans comme homme-lige. En 1286, il est libéré, et recommence à piller consciencieusement le patrimoine de l'abbaye qu'il est censé protéger. Aucun avertissement n'y fait rien, d'autant plus qu'on les envoie au château, où Bourcard n'habite plus. Néanmoins, à cette même époque, l'évêque de Strasbourg intervient lui-même pour sommer les Geroldseck de nommer celui de leur famille qui sera avoué de l'abbaye et les menace même d'excommunication.

Commencent alors les partages. La famille s'agrandit, se ramifie, des branches naissent, d'autres s'éteignent. En 1359, à la mort, sans postérité, de Jean de Geroldseck, Ulric de Fénétrange reçoit des mains de l'évêque de Metz, Adhémar de Monteil, suzerain de l'abbaye, un quart de la Marche de Marmoutier, un quart des châteaux de Geroldseck, un quart de l'avouerie... Néanmoins, Volmar de Geroldseck, finit par récupérer la totalité de la seigneurie. Mais en 1381, Volmar n'a pas non plus de descendants, mais le fief de l'évêché de Metz est masculin ; une première tentative d'obtention du droit de quenouille pour ses sœurs échoua. Finalement, en 1381, l'évêque Dietrich Bayer de Boppard accorda que la moitié de la Marche passerait à sa mère et à ses sœurs, l'autre moitié

revenant à l'évêché.

Le traité de 1381 ne tarde pas à être mis en application, car Volmar quitte ce monde en 1390. Walpurg de Lutzelstein, sa femme, Cunégonde de Geroldseck, épouse de Rodolphe d'Ochsenstein, et Adélaïde de Geroldseck, fiancée quatre ans plus tard à Erhart de Wangen, ses sœurs, prennent possession de la moitié de la seigneurie. Henri de Lutzelstein, le frère de Walpurg reçoit l'autre moitié des mains de l'évêque de Metz, à titre de fief oblat, et il s'empresse de l'engager à l'évêque de Strasbourg.

On signe une paix castrale, on promet de se revoir une fois l'an, et on place ses parts sous la protection d'un grand seigneur (le palatin Robert pour les Ochsenstein), et on nomme un bailli qui résidera au château et s'occupera de tout. Puis, au début du 15ème siècle, les Wangen obtiennent une part du château et le droit d'accoler le nom de Geroldseck au leur.

A la fin du 15ème siècle, le bailli Sébastien d'Andlau s'est découvert une vocation de chevalier brigand. Les plaintes sont telles qu'un beau jour, le bailli impérial, le palatin Frédéric, l'évêque Robert de Strasbourg et le duc Nicolas II de Lorraine mettent le siège au château qui est pris et démantelés ; on fait sauter les rochers de base pour éviter toute reconstruction.

Le château est en ruines depuis cette époque.

Au 17e siècle, l'évêque de Strasbourg, François Egon de Furstenberg rachète la Marche, mais comme il doit en rendre hommage au Roi de France, il accepte la proposition de l'abbaye de racheter les deux ruines, en 1704. Jusqu'en 1789, l'abbaye les posséda, après quoi ils passèrent à l'Etat.



Le soleil réapparaît, éclairant la vallée de la Zorn qui s'ouvre à nos pieds ; les fantômes disparaissent...

Nous reprenons notre route ; en peu de temps, nous sommes au col des Geroldseck. De là, nous faisons un détour vers le Petit Geroldseck.

Le Petit Geroldseck reste largement une énigme. Contrairement à ce que laisserait croire son nom et la faiblesse de ses restes de plus en plus étouffés sous la végétation, s'il est effectivement petit, il manque d'unité et témoigne de plusieurs campagnes de construction, et donc d'une certaine importance. De plus, les textes sont discrets à son égard : la plupart du temps, il n'est cité qu'avec le grand château, dont il ne semble qu'une simple extension. On a cru qu'il avait été construit à l'occasion du traité de 1381, comme garantie des droits des évêques de Metz : l'analyse archéologique révèle qu'il existait déjà. On l'a pris aussi pour une bastide de siège du grand château, ce que son emplacement rendrait plausible, mais ses défenses sont dirigées vers le sud, donc à l'opposé. Était-ce un agrandissement destiné à une famille devenue pléthorique (peu probable parce que le grand Geroldseck est très vaste), ou un avant-poste confié à des ministériels qui auraient encombré le grand château, soit par leur nombre, soit par leurs prétentions ou leur influence ? Le mystère reste aussi épais que l'ombre des arbres qui encombrant ce qui reste de la basse-cour, au pied du petit rocher. Le château primitif était établi sur une éminence rocheuse et comportait la demeure seigneuriale, de petites dimensions, accolée au donjon, qui présentait un angle aigu vers le sud ; plus bas, une chemise subsiste à faible hauteur ; une petite cour de forme irrégulière conduisait à un bâtiment qu'une restauration du 19ème siècle a transformé en tour et qui occupait l'extrémité du rocher ; on remarque encore sur l'enceinte une bretèche avec mâchicoulis. Les premières campagnes de construction semblent remonter au début du 14ème siècle ; le château inférieur n'est pas antérieur à la fin du même siècle : il pourrait être contemporain du traité de 1381. Comme le château n'est presque jamais cité pour lui-même, on ignore tout de la date de sa ruine ; a-t-il été victime d'un siège en même temps que le grand château, a-t-il subi le même sort ? ou plus simplement, le grand château ayant été abandonné, le petit perdait toute raison d'être et l'a été lui aussi ? Nul ne le sait. Le Petit Geroldseck gardera son mystère.

La cour est envahie par des hautes herbes et des arbustes ; des pierres y gisent éparses. Elle s'étend encore loin vers le nord.

On dit que ce petit rocher abritait des grottes. Comme Frédéric Barberousse dans son Kyffhäuser, les héros de l'antique Germanie, les Arioviste, Arminius, et autres Witikindt, attendraient là, prêts à ressurgir de la nuit des temps pour porter secours à leur patrie en danger...

Les grands pins ont pris la place des petits arbres, et le sous-bois a une couleur brune ; d'innombrables pommes de pin jonchent le sol ; par endroits, ce sont des myrtilles qui tapissent le sous-bois ; leurs petites baies bleu sombre commencent à

se former. Le soleil griffonne sur le sol des inscriptions mystérieuses.

Puis nous rejoignons la civilisation ; ici passe la route forestière qui joint Saverne à Haberacker. Nous sommes au lieu dit Hexentisch, à la porte d'un autre mystère.